

Kristian HAMON, *Agents du Reich en Bretagne*, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2011, 351 p.

Kristian Hamon poursuit sa quête, pour ne pas dire sa traque, en la resserrant toujours plus sur la poignée de militants et d'activistes du mouvement séparatiste breton, du PNB, et sur d'autres collaborationnistes sous l'Occupation. Après avoir affiné le tableau des *Nationalistes bretons sous l'Occupation* en 2001, puis braqué l'objectif sur la fraction des ultras du *Bezen Perrot* en 2004, il suit cette fois quelques *Agents du Reich en Bretagne* qui ont provoqué de graves ravages en infiltrant des groupes de résistants et en pourchassant les maquisards en 1944.

À l'origine de l'enquête, la démarche d'une Allemande qui a découvert récemment que son père n'était autre qu'un Breton, issu du PNB, qui avait refait sa vie en Allemagne après la guerre et créé une nouvelle famille. L'auteur, qui use de pseudonymes pour désigner certains agents au service du Reich, appelle « Alain Guerduel » cet individu né à Lézardrieux (Côtes-du-Nord), instituteur privé à Guisriff en 1939, condamné à mort par contumace à la Libération. Il a fui en Allemagne après s'être engagé tardivement sous le pseudonyme de « Marcel » dans le *Bezen Perrot* abandonnant sa femme, jugée à la Libération, et accessoirement son jeune fils. Le long premier chapitre « Trahir en couple » suit la trace de ce couple « Guerduel », de Belle-Isle-en-Terre à la région de Fougères, en s'appuyant surtout sur les archives judiciaires des procès de la Libération. Les parents de la jeune femme sont au service de la célèbre Lady Mond, une fille du pays qui a épousé un riche Britannique. En mai 1941, Lady Mond est arrêtée pour « détention d'armes » sur dénonciation du compagnon de la fille de ses employés, tout comme son neveu qui cherchait une filière d'évasion vers l'Angleterre dans la région de Morlaix. Cette délation se solde par la condamnation à mort de trois hommes, finalement déportés en Allemagne, dont le colonel de Soyer qui n'est pas rentré des camps. Le couple s'installe en 1941 à Saint-Malo, puis à Fougères où il parvient à s'infiltrer dans un des premiers groupes de résistants de la région qui a récupéré des armes abandonnées lors de la débâcle et les a cachées dans plusieurs dépôts. Ce groupe, entré en contact avec le mouvement Ceux de la Libération (CDLL), est dirigé par René Gallais, gardien du château de Fougères, aidé de son épouse et de sa fille. Disposant de faux papiers fabriqués par l'*Abwehr*, « Guerduel » se prétend agent de l'*Intelligence Service*. C'est une technique utilisée par tous ces agents infiltrés, très sophistiquée par Maurice Zeller (chapitre III), qui trompe à plusieurs reprises la vigilance des résistants.

Kristian Hamon s'efforce de reconstituer l'action du groupe Gallais qui tombe lors d'une rafle de cinquante-cinq personnes le 9 octobre 1941. Emprisonnées à Angers, siège des principaux services allemands de répression, quarante et une personnes sont relâchées le 26 octobre mais quatorze sont déportées en Allemagne, douze condamnées à mort à Munich le 23 février 1943, huit hommes décapités à la hache le 21 septembre. Trois femmes dont Andrée Gallais et sa fille sont graciées ;

elles survivront ainsi qu'un jeune homme. Rapidement libéré et rentré à Fougères, le couple de traîtres poursuit sa sinistre besogne de Rennes à Quimperlé et à Saint-Brieuc. Lors de son procès, l'épouse « Guerduel » prétendra tout ignorer du « travail » de son mari qui collabore en 1944 avec des miliciens français, participant notamment sous l'uniforme allemand du *Bezen Perrot* à la destruction du maquis de Broualan (Ille-et-Vilaine) le 7 juillet 1944.

Le chapitre II, intitulé « Un jeune « Lacombe Lucien » breton », retrace les parcours d'André Colin, un adhérent du PNB de Fougères (25 ans en 1940), et de son complice Gérard Goavec (17 ans) qui se livrent au marché noir dans la région de Saint-Malo et deviennent de redoutables agents du SD allemand en 1943-1944, procédant à des arrestations (Thérèse Pierre, une responsable du Front national de Fougères en octobre 1943), faisant le coup de feu contre deux résistants qu'ils cherchent à interpeller dans les rues de Rennes en mai 1944, faisant arrêter un homme à Dinard et lui dérobant de l'argent lors de la perquisition, abattant le 10 juillet un garagiste en Mayenne dans le cadre semble-t-il d'un règlement de comptes. Les deux agents participent à la destruction d'un maquis à Saint-Marc-sur-Couesnon le 27 juillet avec des hommes du *Bezen Perrot* et du Groupe d'action du parti populaire français, le PPF de Jacques Doriot.

Le chapitre III, « Maurice Zeller ou la collaboration ultime » – nous ne saisissons pas bien le sens de l'adjectif « ultime », signifie-t-il « extrême » ? – reconstitue en près de 90 pages l'engagement toujours plus poussé au service de l'occupant de cet ancien officier de Marine, né en 1895, combattant décoré de la Première Guerre mondiale, exclu de la Marine en 1929 pour consommation d'opium, militant des Croix-de-Feu puis du PSF. Son destin bascule à Erquy (Côtes-du-Nord) où il réside en 1940 après avoir été sauvé de la noyade par deux soldats allemands : en 1941, il s'engage dans la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF), rencontre Doriot sur le front russe et adhère au PPF, puis revient en 1942 comme délégué de la LVF des Côtes-du-Nord. En mars 1943, son anticommunisme et ses besoins d'argent en font un agent très actif du SD. Il dénonce comme « gaulliste » Paul Hutin-Desgrées, l'ancien directeur de *L'Ouest-Éclair*, retiré près d'Erquy, enquête sur des bris de vitrines visant des commerçants de Saint-Quay-Portrieux liés au PPF, ce qui aurait entraîné selon l'auteur le départ anticipé sur le *Viking* d'une vingtaine de jeunes gens qui échouent à Guernesey (treize morts en déportation). Après avoir provoqué des arrestations de résistants, de Plouha à Loudéac et à Saint-Brieuc, dont le D^r Hansen et le pasteur Crespin (mort en déportation), démasqué (on a essayé de l'abattre), Zeller est muté à l'*Abwehrstelle* de Quimper. De Quimper à Douarnenez, il est d'une redoutable efficacité avec ses complices François Munoz et Alfred Gross. Tous les trois furent condamnés à mort et fusillés en 1946. Installés à Pontivy après le débarquement, ces supplétifs de l'occupant qui torturent leurs victimes se livrent dans le Morbihan à la chasse aux parachutistes SAS, dont le lieutenant Marianne, et à celle des résistants après la dislocation du maquis de Saint-Marcel

le 18 juin 1944. Avec les Allemands, ils abattent et fusillent des FFI mais aussi des paysans qui ont donné abri et ravitaillement aux maquisards et aux SAS, détruisant six dépôts d'armes parachutées à Saint-Marcel. Grâce à des cartes, cette traque meurtrière déjà étudiée par Roger Leroux est bien présentée avec un bilan humain précis et c'est un des apports du livre de Kristian Hamon.

Le chapitre iv s'intéresse à Roger Elophe, un étudiant en droit de Quimper issu d'une famille germanophile, qui devient interprète du Sd allemand d'abord à Quimper où il semble avoir rendu quelques services à des gens arrêtés, mais surtout à Saint-Brieuc à partir de janvier 1944. Pendant six mois, il met avec zèle ses compétences au service de l'occupant, ce qui lui vaut d'être condamné à une peine de travaux forcés par la Cour de Justice le 1^{er} juin 1945 mais aussi d'échapper à une tentative d'exécution de résistants mécontents de cette peine. Le chapitre v suit les agents de l'*Abwehrstelle* de Vannes au sein de laquelle sévit Paule Sizun qui devient la maîtresse du chef de service, allant même jusqu'à demander la nationalité allemande qui lui est refusée. Le dernier chapitre suit la fuite vers l'Allemagne de ces activistes collaborationnistes tandis que l'épilogue fournit la liste des dix-sept agents (PNB, *bezen Perrot*, PPF, Milice française) condamnés à mort par la Cour de Justice et fusillés à Rennes en 1946.

Des cartes (parcours des résistants du groupe Gallais de Fougères à Angers, de Paris aux camps en Allemagne), des croquis (des maquis détruits, de la traque dans la région de Saint-Marcel), des photos permettent de mieux situer les acteurs et les victimes ainsi que les lieux des combats et des tragédies évoquées (stèles et monuments). L'index est bien utile. Chaque opération policière ou militaire est l'occasion de relater des faits de résistance, de présenter des hommes et des femmes arrêtés, d'évoquer des organisations ou des mouvements (à partir des témoignages judiciaires), mais sans que l'on ait une idée d'ensemble de la chronologie, de l'organisation et de l'ampleur du phénomène résistant en Bretagne.

Apportant des informations souvent inédites, se situant au niveau du récit, cet ouvrage éclaire certains des aspects les plus sombres de l'Occupation soulignant les violences et les crimes de guerre de la Libération. Toutefois, on peut s'étonner de l'absence d'une bibliographie sur l'histoire de l'Occupation en Bretagne, sauf quelques notes en bas de page renvoyant souvent aux travaux déjà anciens des correspondants du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale. L'auteur semble ignorer les ouvrages qui ont précédé le sien : alors qu'une grande partie des agents du Reich repérés sévissent contre des résistants d'Ille-et-Vilaine, il ne cite pas le livre de Jacqueline Sainclivier, *La Résistance en Ille-et-Vilaine 1940-1944* publié aux Presses universitaires de Rennes en 1993, ni le colloque de Brest sur *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, Université de Bretagne occidentale/Centre de recherche bretonne et celtique, 2002, ni l'ouvrage récent de Gaël Eismann, *Hôtel Majestic. Ordre et sécurité en France occupée (1940-1944)*, Paris, Tallandier, 2010, sur les politiques répressives allemandes.

Même remarque à propos de Zeller dont nous avons déjà souligné le parcours dans notre thèse et son rôle dans la région d'Erquy et à Saint-Brieuc à travers notamment les Amis de la LVF. Il n'aurait d'ailleurs pas été inutile de resituer ces « agents du Reich » dans l'ensemble des partis collaborationnistes en Bretagne. De même, dans le chapitre v, l'auteur reprend la question des réseaux d'évasion d'aviateurs en Centre-Bretagne en 1943-1944 et de leur chute, sans jamais s'appuyer sur l'ouvrage du regretté Roger Huguen, *Par les nuits les plus longues* qui lui aurait été bien utile. Soulignons aussi une tendance forte, ces derniers temps, à publier longuement des documents d'archives, sans en analyser les conditions de production ni d'ailleurs en citer toutes les cotes. Néanmoins, ce livre fournit un matériau qui enrichit notre connaissance du rôle de ces agents français qui ont travaillé pour les nazis par convictions idéologiques ou par intérêt. Une précision : l'attentat de Nantes contre le Feldkommandant Hotz a eu lieu le 20 octobre 1941, avant celui de Bordeaux le 21 et non l'inverse (note 62, p. 48), ce qui n'est pas anodin pour l'inscription de l'événement dans la mémoire nationale, l'exécution des otages de Châteaubriant et de Nantes étant plus connue que celle des otages de Bordeaux.

Au total, dans son dernier livre, malgré l'absence d'une vision d'ensemble du collaborationnisme et une démarche insuffisamment historienne, Kristian Hamon apporte de nouveaux éléments sur cette poignée d'ultras bretons et français engagés dans la collaboration, politique, policière et militaire. Comme d'autres ailleurs en France – ce type de comportement n'est pas propre à la Bretagne –, ces hommes et ces femmes ont servi jusqu'au bout l'occupant et participé à la destruction de la Résistance en Bretagne. C'est aussi une contribution à l'histoire de l'épuration judiciaire montrant une nouvelle fois que, contrairement à la « légende noire » forgée par certaines victimes et notamment par une partie du mouvement breton après la Libération, ces *Agents du Reich en Bretagne* ont été jugés et condamnés pour leurs actes, et non pour leurs idées.

Christian BOUGEARD

Laurence PROD'HOMME (dir.), *Objets de l'histoire, Mémoire de Bretagne*, Rennes, éditions Ouest-France, 2011, 160 p.

Le musée de Bretagne avait publié en 2006 un catalogue scientifique sous le titre *Bretagne est univers*, recensé dans ces colonnes par Michel Maréchal (*Mémoires*, t. LXXXVI, 2006, p. 341-350). À présent paraît ce qui peut en être considéré comme le complément, sous la forme d'un beau livre de 164 pages, richement illustré, qui résulte d'une double gageure de l'équipe du Musée de Bretagne : présenter une sélection d'objets pour « raconter l'histoire de Bretagne », la petite comme la grande, l'histoire intime comme les sensations qu'elle évoque, pari particulièrement difficile, mais aussi faire un catalogue homogène, cohérent, malgré son écriture à plusieurs voix